

John McAllister some ecstasies enthrall

Nov 19 — Dec 19, 2026 | Brussels

Almine Rech Bruxelles a le plaisir de présenter ‘some ecstasies enthrall,’ la cinquième exposition personnelle de John McAllister avec la galerie, du 19 novembre au 19 décembre 2026.

Dans son poème « Eingang » (« Entrée »), Rainer Maria Rilke écrit : « Qui que tu sois : fais quelques pas, le soir, et sors de la pièce où tu vis, et dont tu connais tout [...] » Une fois au-dehors, il invite le lecteur à regarder un arbre se détacher contre le ciel. Ce geste accompli, il promet : « et tu auras créé le monde. Il sera grand. »¹ Cet appel à la contemplation trouve un écho dans le nouveau corpus d'œuvres de John McAllister, centré sur l'idée d'être « saisi » par un paysage, des peintures conçues comme autant d'entrées, de portails vers l'expérience et l'émotion. Dans une conversation récente, l'artiste s'est amusé du double sens du mot anglais entrance, qui désigne à la fois l'entrée et, par le verbe to entrance, l'enchantement : être entranced, c'est aussi être transporté.

Depuis treize ans, McAllister vit et travaille dans l'ouest du Massachusetts, non loin des Berkshires. Si la région façonne sa sensibilité, ses peintures sont loin d'être des représentations littérales des paysages locaux. Le réalisme n'est jamais son objectif ; c'est la sensation qu'il recherche, la pure émotion. Plutôt que de partir sur le motif, carnet de croquis en main, il mène une existence intrinsèquement liée à la nature, absorbant chaque détail à vélo, en randonnée ou en voiture aux abords de chez lui, laissant l'environnement l'habiter avant de le voir resurgir, spontanément et mystérieusement, dans l'atelier. Face à la toile, il imagine une scène et se met au travail. McAllister décrit ce processus comme une course contre sa propre imagination : « il faut la fixer avant qu'elle ne s'échappe. » Les tableaux se construisent par la couleur et l'accumulation, à travers des touches à la fois libres et d'une précision brûlante. Plusieurs œuvres présentent des bordures à motifs, de vifs cadres en trompe-l'œil qui guident le regard et marquent formellement un point d'entrée. Ce motif du cadre se répercute à travers les compositions, qui font souvent apparaître des clairières offrant au paysage un point focal bien défini.

Si McAllister entretient un dialogue constant avec l'histoire de l'art, les figures de staffage propres à ses prédécesseurs peintres paysagistes sont absentes de son œuvre. Ce choix est délibéré : l'artiste souhaite que nous, spectateurs, tenions lieu de figures, participant nous-mêmes à la construction de la composition. Ses scènes désertes rappellent Melville, qui décrivait la beauté solitaire des Berkshires dans Israel Potter : « Vous ne sauriez souhaiter cette contrée plus peuplée, quand bien même vous le pourriez. À se laisser pénétrer par tant de beauté par tous les sens, le cœur ne désire d'autre compagnie que la Nature. »² Mais McAllister s'intéresse également aux transformations que l'homme a apportées à l'environnement : flore non indigène (l'artiste plaisante en disant que ses mélanges incongrus d'espèces végétales donneraient la migraine à n'importe quel botaniste), réservoirs, clairières. Il qualifie cela de « nature non naturelle », et se passionne de longue date pour la tension entre l'indigène et le construit.

Être peintre de paysages en 2026, c'est aussi composer avec le changement climatique. Tout comme les plantes invasives et l'intervention humaine intriguent McAllister, les ciels enfumés et les couchers de soleil aux teintes technicolor provoqués par les feux de forêt le fascinent tout autant.

— Louisa Mahoney, chercheuse

¹ “Wer du auch seist: am Abend tritt hinaus/aus deiner Stube, drin du alles weißt [...] Und hast die Welt gemacht. Und sie ist groß” - traduit de l’allemand par Lionel-Édouard Martin.

² Herman Melville, Israel Potter: His Fifty Years of Exile, Jonathan Cape Ltd., 1925, p. 5. — traduit de l’anglais